

Qu'elle était verte ma vallée

(How Green Was My Valley)



John Ford débute sa carrière comme assistant de son frère Francis, réalisateur aux studios Universal d'Hollywood, avant de passer lui-même en 1917, à la réalisation. Jusqu'en 1928, il met en scène de nombreux westerns et à 33 ans, il a déjà plus de soixante titres à sa filmographie. Entre 1928 et 1941, la simplicité de sa mise en scène et la maîtrise de la direction d'acteurs l'imposent comme le chantre du classicisme américain. En 1935, il remporte son premier Oscar avec *Le Mouchard*. Mobilisé en 1941, il participe à la guerre du Pacifique et dirige une équipe de cinéastes de l'U.S. Navy. Après la fin du conflit, il réalise ce que l'on nommera le « cycle de la cavalerie : *Le Massacre de Fort Apache*, *La Charge héroïque* et *Rio Grande* », trilogie à la gloire de la cavalerie américaine. John Wayne, son acteur de prédilection, y forge son mythe. Durant la dernière période de sa carrière (1952-1966), Ford se penche sur ses origines irlandaises et réalise *L'Homme tranquille* (1952), *Le Soleil brille pour tout le monde* (1953). Mais jusqu'à la fin de sa carrière, il signe encore de remarquables westerns dont *L'Homme qui tua Liberty Valance* (1962). En 1966, il met en scène son dernier film *Frontière chinoise*. Tout au long de sa carrière, Ford s'évertue à filmer la civilisation américaine à travers l'aventure de l'homme et les contradictions de son pays.



Au moment de quitter sa maison natale, Huw Morgan se remémore son enfance passée au début du siècle dans cette vallée du Pays de Galles. Son père et ses frères travaillaient à la mine et la vie s'écoulait paisiblement. Mais les conditions de travail devinrent de plus en plus dures et ce fut le début d'une longue série de malheurs...

→ John Ford / Etats-Unis / 1941 / 1h56 / 35 mm / noir et blanc / VOSTF.

Scénario : Philip Dunne d'après le roman éponyme de Richard Llewellyn

Musique :

Alfred Newman

Photographie :

Arthur Miller

Montage :

James B. Clark

Avec Walter Pidgeon,

Maureen O'Hara,

Anna Lee, Donald

Crisp, Roddy

McDowall, John

Loder, Sara Allgood,

Barry Fitzgerald

POINT DE VUE



John Ford considérait *Qu'elle était verte ma vallée* (1941), projet initialement prévu pour William Wyler, comme son œuvre la plus autobiographique. Le sujet et la profonde mélancolie du film prennent leur source dans le départ des parents de leur Irlande natale. Cette saga familiale reflète l'enfance de Ford et l'histoire de ses ancêtres, romancées et transposées au Pays de Galles. Le film s'ouvre par le rituel des adieux du plus jeune des cinq frères, Huw Morgan, quittant son village, sa famille et sa vallée verdoyante. L'histoire qui s'amorce en flash-back est perçue à travers les yeux du jeune Huw. On ne voit au premier plan que les mains de Huw adulte, tandis qu'il range ses affaires dans le châle de sa mère. La caméra s'éloigne de lui et se dirige vers une fenêtre ouverte. D'emblée, la narration distancée en voix off dévoile des images mentales à l'écran qui illustrent une vision nostalgique de paradis perdu et créent une atmosphère irréelle. Cette vision contraste avec l'image mythique, idyllique que le film donne de la famille avant la première grande grève. En filmant cette vallée du Pays de Galles rongée par les problèmes des grèves et du chômage, l'auteur déplore la destruction des sociétés traditionnelles. Le monde ouvrier que peint le cinéaste est parfois folklorique (séquence de fête), parfois tragique (mort d'Ivor à la mine). La famille est mise à mal par les grèves et l'intolérance du village à l'égard de l'histoire d'amour entre le pasteur et la jeune sœur. Face aux pressions du monde moderne, elle se désintègre. Comme John Ford en son temps, Huw est témoin du passage du vieux monde agraire à l'ère industrialisée du 20^{ème} siècle.

L'opus trouve son émotion principale dans un rapport au temps et à l'espace, à son immensité. John Ford l'explique : « La véritable vedette d'un western, c'est *the land*, le pays où l'action se déroule, où les personnages ont choisi d'exister, un pays spécifique dans ses climat, relief, hydrographie, flore, faune, peuplement, langue, économie, us et mœurs » (Cinéma 69, n° 132). On retrouve en partie cette harmonie entre l'homme et la nature dans *Qu'elle était verte ma vallée*, à travers des paysages magnifiés, même s'il ne s'agit pas d'un western à proprement parler. Comme dans *Les Raisins de la colère* (1940), le scénario mêle deux matériaux thématiques fordien : l'Irlande des ancêtres et l'espace. À nouveau, l'espace se voit intimement lié à la trajectoire du héros, éternel déraciné. Tandis que perdure chez les enfants l'idée de départ, d'exode, source de douleurs et de peines, les parents de la famille sont traversés par des humeurs changeantes, entre espoir et désenchantement. Pour chacun des membres, la ligne d'horizon figure un retour aux origines, aux vertus des valeurs familiales. Constamment, la projection dans l'avenir semble s'enraciner dans le quotidien. Seul horizon possible pour les fils, la Terre promise. L'Amérique demeure l'unique espoir, un pays vers lequel on part pauvre et d'où l'on revient riche.

Ce rapport entre le décor ambiant et les aspirations de chacun se retrouve dans la composition de l'image. L'aspect vallonné du village et de la campagne, la grande profondeur de champ contrastent, et parfois tranchent, avec les intérieurs dont le plafond et le plancher sont visibles dans le même plan. Le Pays de Galles, chez John Ford, est chaleureux, lumineux. Les gestes délicats et fins des personnages inscrivent le quotidien dans une suite de rituels sociaux. L'habituel bain, les prières et les silences pendant les repas, la distribution de l'argent de poche, forment autant de codes à suivre à la lettre. Musique et récit, musique et image, paraissent indissociables tout au long de cette description réaliste. Le chant résonne lors du retour des travailleurs. Il assemble et fédère le village, saluant en chanson le retour à la vie normale de la mère jadis souffrante. La musique joue un rôle fondamental dans le film, scandé par la partition lyrique d'Alfred Newman. Innombrables sont les vieilles chansons, complaintes ou ballades sentimentales, renvoyant à la tradition orale, galloise et américaine. On note ici et là des emprunts aux thèmes folkloriques dans certaines musiques d'atmosphère. Deux autres personnages éminemment fordien guident les personnages telles des boussoles. Le pasteur, véritable conscience du village, devient le médiateur entre l'Eglise et les travailleurs, entre le père et ses fils rebelles. Voie de la sagesse, il fait dialoguer ceux qui s'opposent et met fin à la grève. Il incarne le personnage du milieu, le fédérateur. Souvent éclipsée ou en arrière-plan, la femme tient quant à elle une place capitale. La mère, caractérisée par sa discrétion, se fonde dans la collectivité, en même temps qu'elle la structure et la régit - généralement en cuisine. Elle est le ciment de la communauté. La légende veut qu'après la sortie du film, les acteurs aient décidé de se revoir d'année en année, perpétuant ainsi le souvenir de la famille Morgan construite par John Ford.

PISTES DE LECTURES



La nostalgie : Dans la mise en place, on remarque que les souvenirs d'Huw se teintent d'une certaine nostalgie marquée notamment par l'absence de dialogues. Elle apparaît pour tout ce qui disparaît quand quelque chose d'autre émerge. On peut étudier cette tendance, puis voir dans quelle mesure la rêverie de Huw s'apparente à un conte pour enfants.

Le point de vue : Comment Ford filme-t-il les habitants du village ? Se place-t-il du côté des opprimés ? On se demandera comment le regard du cinéaste nous apparaît dans la représentation de la foule et des travailleurs.

La voix off : Le récit sous forme d'évocation procède en voix off. Elle incarne Huw âgé, qu'on ne verra jamais à l'image. On pourra étudier les différents emplois de la voix off. Parfois, elle commente l'image, à d'autres moments, elle anticipe ce que l'on voit. Ailleurs, c'est l'image qui introduit le discours, ou illustre ce qui vient d'être énoncé.